

## Vingt ans d'ethnicité : bilan historiographique et application du concept aux études anciennes

Irad Malkin & Christel Müller

Vingt ans d'ethnicité : pourquoi ce titre ? Il y a vingt ans, J. Hall, doctorant à Cambridge sous la direction de A. Snodgrass, était plongé dans la rédaction d'une thèse consacrée à l'identité ethnique en Argolide entre 900 et 600 a.C. Cette thèse devait voir le jour en 1997 sous le titre *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, soit un propos amplement élargi par rapport à l'objectif initial de sa *doctoral dissertation*. Ce livre devint rapidement l'ouvrage de référence sur le sujet, puisqu'il était en fait le premier<sup>1</sup> à introduire de manière notoire et systématique le concept d'ethnicité dans le champ de l'histoire ancienne et, plus particulièrement, dans les études grecques. Vingt ans ont passé ; J. Hall s'est tourné vers d'autres horizons scientifiques, même si un second ouvrage intitulé *Hellenicity, between Ethnicity and Culture* est paru en 2002 sous sa plume, où il s'est intéressé non plus seulement aux identités "intra-helléniques", mais à l'identité grecque, l'hellénicité, dans sa globalité. Et depuis lors, soit dans la décennie qui vient de s'écouler, le concept d'ethnicité a fait florès, au point de devenir l'élément-clé de ce que l'on pourrait appeler une "nouvelle orthodoxie anthropologique"<sup>2</sup> dans l'analyse des identités collectives. Situation pour le moins paradoxale, car il est peu de concepts aussi labiles et aussi difficiles à contextualiser, c'est-à-dire à situer par rapport à d'autres concepts du même champ qui ont également fait leur preuve et sont aujourd'hui constamment convoqués pour la compréhension des identités, en particulier l'acculturation et, plus récemment, les transferts culturels. Une telle contextualisation ne peut se faire qu'à travers un bilan historiographique de l'usage de la notion et une évaluation de sa pertinence dans le champ qui est le nôtre, le monde grec de l'époque archaïque à la haute époque hellénistique. Mais un tel bilan ne saurait suffire et il convient surtout, puisque la réflexion proposée aujourd'hui est entièrement sous-tendue par la question du mouvement des hommes, de s'interroger sur le rapport qu'entretiennent identité ethnique et mobilité : pour faire bref et poser une problématique claire, pourquoi et dans quelles conditions, lorsque l'on traite de la mobilité, est-on amené à rencontrer la question de l'ethnicité ? Tel est l'objet de notre propos aujourd'hui.

Premier point : la réflexion sur les identités en histoire ancienne antérieurement à l'introduction des théories de l'ethnicité. Avant même de se lancer dans cette réflexion, il convient de considérer de plus près ce que l'on entend par "identité". Pour faire bref, la notion moderne d'identité a suivi un parcours sémantique considérable depuis l'époque où C. Lévi-Strauss la définissait comme "une sorte de foyer virtuel auquel il nous est indispensable de nous référer pour expliquer un certain nombre de choses, mais sans qu'il ait jamais d'existence réelle"<sup>3</sup>. Comme l'a souligné en 2011 C. Ferret<sup>4</sup>, l'une des héritières de Lévi-Strauss au laboratoire d'anthropologie sociale de l'EHESS, ce terme est doté d'une "ambiguïté fondamentale", puisque "il recouvre" désormais "à la fois un ensemble de caractéristiques et un sentiment d'appartenance, donc deux

1 À l'exception du livre, précurseur et isolé de Goudriaan 1988.

2 Müller à paraître.

3 Lévi-Strauss 1977, 332.

4 Ferret 2011.

dimensions, l'une objective et l'autre subjective". Ce glissement sémantique vient en partie de ce que la notion d'identité s'est, écrit-elle, "en même temps communautarisée, en glissant nettement d'une dimension individuelle à une dimension collective"<sup>5</sup>. Ainsi ont surgi ce que nous appelons aujourd'hui les identités collectives, souvent, mais non exclusivement qualifiées de culturelles ou d'éthniques. Paradoxalement, pour le monde antique, la notion d'identité a suivi un parcours pour ainsi dire inverse : comme l'a rappelé F. Prost dans les *Mélanges Croissant* en 2002, "l'identité communautaire en Grèce ancienne est un phénomène bien plus ancien"<sup>6</sup> que l'identité individuelle : l'individu doté d'un "souci de soi" n'apparaît guère en effet avant le II<sup>e</sup> s. p.C. Le glissement sémantique moderne que l'on vient de relever est sans doute à l'origine de l'intérêt qu'ont suscité, ces vingt dernières années, les identités collectives dans les mondes anciens, dont le monde grec en particulier. Mais surtout la grande nouveauté appliquée à ces identités collectives a été l'idée, depuis quelque quarante ans, qu'elles étaient le produit d'une réalité vécue et d'une construction mentale plutôt qu'une "nature profonde et quasi-immuable"<sup>7</sup>.

En effet, durant tout le XIX<sup>e</sup> s. et jusqu'à la seconde guerre mondiale, la science historique a vécu dans ce que J.-M. Luce a appelé "l'âge de la certitude de soi", cette certitude étant particulièrement ancrée dans l'idée de la pensée allemande selon laquelle "les peuples ou les races avaient une essence, *Wesen*, dont les diverses réalisations n'étaient que les manifestations d'une réalité fixe, immobile"<sup>8</sup>. C'est du reste au XIX<sup>e</sup> s., dans ce contexte intellectuel, qu'est introduit l'adjectif "ethnique", au sens de "racial". Ces théories, qui trouvent leur origine à la fois dans l'idéalisme et le nationalisme germaniques, sont appelées "essentialistes". Leur manifestation la plus connue a sans doute été, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> s., la théorie du philologue et préhistorien G. Kossinna sur l'association possible entre un peuple (*Volk*) et une culture matérielle représentée par une série d'artefacts homogènes disposés de manière cohérente sur une aire géographique délimitée. Cette approche des identités collectives par l'archéologie fut appliquée par lui au peuple germanique dont il trouva les origines chez les Indo-Européens, et plus particulièrement chez les Indo-Germains, ce qui l'amena à proclamer la supériorité de la race et de la culture allemandes. C'est exactement la même idée que développe, dans une version philosophique et avec les conséquences que l'on sait dans la première moitié du XX<sup>e</sup> s., M. Heidegger, pour qui "la relation du sang au sol", c'est-à-dire du peuple au territoire, "n'est pas [...] une simple contingence contraignante", mais "est dans l'essence même de l'homme"<sup>9</sup>.

Ces conceptions s'effondrent avec la seconde guerre mondiale, où à la certitude de soi succède "la déconstruction du Soi"<sup>10</sup>, pour reprendre une autre expression de J.-M. Luce, au point que l'adjectif "ethnique" lui-même disparaît pratiquement de l'usage, tant il en était venu à être porteur de connotations non seulement négatives, mais tragiques. La contestation des théories essentialistes a alors pour porte-parole précoce, dans l'historiographie française, un historien de l'époque hellénistique, É. Will, qui publie en 1956 un ouvrage intitulé *Doriens et Ioniens. Essai sur la valeur du critère ethnique appliqué à l'étude de l'histoire et de la civilisation grecques*.

5 Ferret 2011, 459.

6 Prost 2002, 9.

7 Luce 2007, 11.

8 Luce 2007, 12.

9 Luce 2007, 13.

10 Luce 2007, 14.

Dans cet ouvrage relativement méconnu<sup>11</sup>, l'auteur remet en cause, de manière vigoureuse, les conceptions qui prévalaient jusque-là sur la nature des peuples ionien et dorien, considérés comme des "entités de nature immuable"<sup>12</sup>. C'est cette même facette d'Edouard Will que l'on retrouve à l'œuvre dans un article cette fois célèbre et beaucoup plus récent puisque paru en 1985<sup>13</sup>, intitulé "Pour une anthropologie coloniale du monde hellénistique", où l'auteur s'en prend à la vision irénique des phénomènes coloniaux de cette époque et en dénonce au contraire la violence. Seconde guerre mondiale, puis décolonisation sont passées par là : on est en plein dans les *post-colonial studies*.

De fait, les années 1950-1970 sont marquées en France par les études anthropologiques qui envisagent la question des identités collectives en contexte d'échanges culturels sous l'angle de l'acculturation et de la contre-acculturation, autrement dit en termes de pouvoir et de domination, à une époque où il n'est plus seulement question de l'hellénisation ou de la romanisation de l'indigène, mais aussi des résistances que ces processus occasionnent chez les colonisés. Le meilleur exemple de ce type d'analyses appliqué à deux champs historiques distincts rapprochés à bon escient dans une démarche comparatiste est assurément l'article commun de S. Gruzinski et A. Rouveret paru en 1976<sup>14</sup> et portant sur les phénomènes d'acculturation dans le Mexique colonial et dans l'Italie méridionale avant la romanisation. On y trouve répertoriés tous les cas de figure de contacts culturels ainsi que l'ensemble des agents, externes et internes, et des mécanismes à l'œuvre dans ce type de contacts : les deux situations coloniales y sont "lues" selon une perspective binaire qui doit beaucoup au structuralisme et progresse à travers une grille de lecture programmatique appliquée à "l'Autre de la colonisation grecque, le monde indigène", essentiellement dans ses productions figurées, mais aussi tel qu'il nous apparaît dans les sources littéraires. Ainsi, si les contacts ne sont pas toujours brutaux au départ entre colons grecs et populations locales aux VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. a.C., la violence reste souvent de mise, comme en témoignent les textes relatifs à Syracuse<sup>15</sup>, où l'on voit que les Sikèles sont chassés, à Tarente<sup>16</sup> où les victimes sont les Iapyges, ou encore à Locres<sup>17</sup>, où les Grecs utilisent la ruse à l'encontre des indigènes. Dans le domaine de l'imagerie, certaines tombes paestanes peintes de la seconde moitié du IV<sup>e</sup> s. a.C.<sup>18</sup> manifestent, en sus des scènes figurées, une "surenchère décorative" sous forme d'offrandes, qui serait à interpréter comme proprement indigène, non dans une perspective esthétique, mais avec une valeur rituelle, la représentation de ces offrandes jouant un rôle dans le rite funéraire, à la différence de la situation caractérisant les tombes grecques où prévaut la "distinction des registres".

La perspective d'ensemble (fondamentalement binaire) est la même, bien qu'avec une mise en œuvre différente puisqu'elle porte d'abord sur le discours, dans l'ouvrage fondateur de F. Hartog, *Le miroir d'Hérodote*, paru en 1980. Il s'agit alors, pour l'auteur, de construire ce

11 Cf. cependant Alty 1982.

12 Alty 1982, 15.

13 Will 1998, 773-794.

14 Gruzinski & Rouveret 1976.

15 Thuc. 6.3.2.

16 Str. 6.3.2.

17 Pol. 12.6 ; Polyæn. 6.22.

18 Gruzinski & Rouveret 1976, 207.

qu'il nomme une science de l'altérité dotée d'une rhétorique propre<sup>19</sup>, une hétérologie<sup>20</sup>, qu'il met en œuvre à partir d'une analyse du texte hérodoteen concernant en particulier le monde scythique au livre 4 des *Histoires*. Le regard grec sur l'Autre et le barbare apparaît en retour comme fondateur d'une "identité hellène"<sup>21</sup>.

Il n'était point encore question, cependant, dans ces analyses, d'ethnicité ou même d'identité ethnique au sens moderne, malgré l'expression "d'inconscient ethnique" ou de "singularité ethnique" sous la plume de S. Gruzinski et A. Rouveret dès 1976<sup>22</sup>, ce en quoi ils se montrèrent des précurseurs. Les années 1970 furent, en effet, celles qui marquèrent le succès du concept d'ethnicité non en histoire, mais dans les sciences sociales, ce à quoi nous en venons maintenant en tentant d'abord de donner du terme une définition aussi précise que possible.

Lorsque l'on cherche à définir l'ethnicité avec précision, on se heurte à sa polysémie, due de prime abord à la variabilité des groupes de références sous-jacents pour les historiens, les anthropologues ou les sociologues qui en font usage : quoi de commun, en effet, entre les *ethnè*, les ethnies africaines ou les groupes ethniques américains ? Alors même que les utilisateurs de la notion en proposent rarement un sens précis, j'ai suggéré en 2010<sup>23</sup> de distinguer dans les usages qui en étaient faits trois niveaux de définition, non nécessairement exclusifs les uns des autres. L'ethnicité paraît un terme employé d'abord pour désigner, de manière neutre, la qualité de ce qui est ethnique, voire les qualités du groupe ethnique et, par extension, son existence même : il en résulte, parfois, dans certaines analyses<sup>24</sup>, une confusion entre ethnicité et identité ethnique, considérés implicitement comme interchangeable. À ce niveau de définition, où l'ethnicité reste de l'ordre de la "catégorie descriptive", s'ajoute un deuxième niveau, qui restitue à la notion une forme de dynamique ; l'ethnicité devient alors le processus qui mène à la construction de l'identité ethnique grâce à la sélection d'une série de critères de reconnaissance, comme l'ascendance commune ou le partage des cultes, dont la présence simultanée reste plus ou moins variable. Troisième niveau de définition, qui confère à la notion une plasticité particulière : l'ethnicité n'est plus seulement une qualité ou un processus, elle devient chez certains auteurs un "point de vue sur la réalité sociale", un peu comme la notion de genre (*gender*), et conduit ses sectateurs à réinterroger sous un angle particulier un ensemble précis de phénomènes sociaux. Mais on ne sera pas dupe : ces trois niveaux de définition, qui ont tendance à s'emboîter les uns dans les autres comme des poupées russes, résultent, en réalité, d'une évolution profonde de

19 Hartog 2001<sup>3</sup>, 328 : "Si le récit se déploie bien entre un narrateur et un destinataire, implicitement présent dans le texte lui-même, la question est de percevoir comment il [Hérodote] 'traduit' l'autre et comment il fait croire le destinataire dans l'autre qu'il construit. En d'autres termes, il s'agira de repérer une rhétorique de l'altérité [*c'est nous qui soulignons*] à l'œuvre dans le texte, d'en cerner quelques figures et d'en démontrer quelques procédures ; bref, de rassembler les règles opératoires de la fabrication de l'autre". La perspective est la même dans des travaux philologiques, plus classiques par leur démarche, tel l'ouvrage collectif édité par Saïd 1991, où plusieurs auteurs (entre autres E. Lévy et M. Trédé) procèdent à des analyses serrées de vocabulaire, en particulier sur l'apparition des termes "Hellade", "Hellènes" ou "Panhellènes" dans les récits grecs eux-mêmes.

20 Le terme se trouve dans Hartog 1996, 15.

21 Luce 2007, 16.

22 Gruzinski & Rouveret 1976, 193 et 199.

23 Müller à paraître.

24 Par ex., chez Derks & Roymans 2009.

la conception même de la notion depuis son introduction en sociologie et pas seulement de la variabilité de l'objet d'application.

Le terme d'ethnicité est une fabrication tardive dérivée du terme grec *ethnos*, c'est-à-dire "peuple", dans le sens de groupement de population partageant des traits communs, sans qu'il y ait pour autant de lien conceptuel direct entre les deux : c'est le terme d'ethnie qui a, en réalité, servi d'intermédiaire sur le plan sémantique<sup>25</sup>. Le terme d'ethnicité a été introduit dans les années 1940<sup>26</sup> en anglais (*ethnicity*) au sein des sciences sociales américaines ; il renvoie simplement, à l'origine, à l'appartenance à un groupe autre qu'anglo-américain. Il faut attendre les années 1970 pour que le concept s'impose, succès corrélé à deux processus précis : sur le plan historique, à l'apparition de conflits qualifiés d'ethniques à la fois dans les pays industrialisés et dans le tiers-monde<sup>27</sup> ; et, sur le plan épistémologique, à des changements de perspective fondamentaux dans les conceptions mêmes de l'identité ethnique.

Le représentant majeur et fondateur des conceptions modernes de l'ethnicité est le sociologue norvégien F. Barth, qui a édité en 1969<sup>28</sup> un recueil d'articles *Ethnic Groups and Boundaries*, dans l'introduction duquel il a posé les jalons de la réflexion future. Il n'est pas une théorie moderne qui ne se réfère à Barth dont les idées constituent désormais une "frontière interprétative irréversible"<sup>29</sup>. Selon Barth, les groupes ethniques se définissent les uns par rapport aux autres, dans la confrontation (Nous et Eux), et non de façon intrinsèque<sup>30</sup>. En bref, l'identité ethnique est une identité non pas donnée, mais construite, d'où le qualificatif de théorie constructiviste. Ce type de théorie est également représenté quelque temps plus tard en anthropologie, en particulier en France, dans les travaux très novateurs de J.-L. Amselle<sup>31</sup>, qui a montré, à partir de l'exemple de l'Afrique de l'Ouest, que lorsque l'on cherche à cerner les spécificités culturelles des ethnies, on n'y parvient jamais : il n'y a pas de modèle propre, "pur", essentiel de l'ethnie, il n'y a que des systèmes hybrides, mélangés, métissés<sup>32</sup>.

Pour en revenir aux principes de Barth, sa définition du groupe ethnique est fondée sur trois principes concomitants : l'attribution catégorielle ; l'installation et l'entretien de frontières ethniques ; la croyance en une origine commune. L'attribution catégorielle repose sur l'idée que l'appartenance à une catégorie est le résultat soit d'une définition endogène (le point de vue *emic* selon la terminologie anglo-saxonne), qui donne lieu à une identité assumée ; soit d'une définition exogène (*etic*), qui donne lieu à une identité assignée, puisque l'individu est alors placé dans une catégorie par un membre extérieur à son groupe. Les attributions catégorielles reposent sur le pouvoir de nommer, de labelliser, l'élément-clé étant ici le nom collectif, autrement dit l'ethnonyme, car le nom a le pouvoir de faire exister, grâce à sa capacité performative. Deuxième pilier de la définition de Barth : il existe des frontières ethniques, car l'appartenance ethnique ne

25 Martiniello 1995, 14-15.

26 Poutignat & Streiff-Fenart 2008<sup>2</sup>, 22.

27 Poutignat & Streiff-Fenart 2008<sup>2</sup>, 25.

28 On trouvera la traduction française de cette introduction dans Barth 2008<sup>2</sup>.

29 Müller à paraître.

30 L'idée fondamentale de Barth est que l'ethnicité n'est pas "une qualité inhérente à l'appartenance, acquise une fois pour toutes dès la naissance", mais "un processus continu de dichotomisation entre membres et outsiders, demandant à être exprimée et validée dans l'interaction sociale" : Poutignat & Streiff-Fenart 2008<sup>2</sup>, 123.

31 Amselle & M'Bokolo 1985 et surtout, Amselle 1990.

32 Cf. Müller 2002.

peut se déterminer que par rapport à une ligne de démarcation. L'existence même des frontières et leur entretien sont presque plus importants que le contenu culturel supposé caractériser le groupe. Ces frontières ne sont ni particulièrement stables, ni étanches : elles sont manipulables et perméables. Dernier point : la croyance en une origine commune. L'identité ethnique, selon Barth, est orientée vers le passé et la filiation, même si est en jeu ici la *croyance* en une origine commune et non la réalité de celle-ci. Les traits de cette "origine" (langue, territoire, religion etc.) sont à considérer non comme des critères de définition, mais comme des ressources mobilisables pour entretenir le mythe de l'origine commune.

On constatera, cependant, que les sciences sociales françaises ont longtemps évité l'usage du terme<sup>33</sup>, par l'effet d'une méfiance instinctive propre à la République française à l'égard du "groupe ethnique", généralement soupçonné de vouloir promouvoir les intérêts d'une minorité et par là même de favoriser les phénomènes de communautarisation. C'est la raison pour laquelle le mot "ethnicité" n'existe en français que depuis 1981. Ce sont les anthropologues, puis les sociologues et les ethnologues qui lui ont conféré une existence académique, quoique celle-ci ait été confinée dans un premier temps aux études sur l'immigration, le racisme et le nationalisme. Cette situation a introduit d'emblée un décalage important entre bibliographies anglophone et francophone sur les questions d'ethnicité, qui s'est perpétuée avec l'introduction du concept dans le champ de l'histoire ancienne.

Une étape importante a été, en la matière, la parution en 1986 de l'ouvrage du sociologue anglais A. Smith, *The Ethnic Origins of Nations*. L'auteur y part de la notion d'ethnie, qu'il emprunte à l'ethnologie française<sup>34</sup>, et qu'il définit comme construite selon six critères où la diachronie joue un rôle essentiel : le nom de la communauté, le mythe de l'ascendance commune, une histoire revendiquée comme commune, une culture commune, l'association avec un territoire spécifique et le sens de la solidarité entre les membres de la communauté<sup>35</sup>. Au même moment, en 1988, paraît un ouvrage précurseur, celui de K. Goudriaan, *Ethnicity in Ptolemaic Egypt*, dont il faut reconnaître qu'il fut l'un des premiers, voire le premier, à appliquer les théories de Barth en histoire ancienne. Dix ans plus tard, grâce à l'un de ces transferts conceptuels dont les historiens raffolent, J. Hall s'empare, entre autres, des réflexions de Barth et de Smith qu'il applique à l'histoire grecque dans son ouvrage de 1997<sup>36</sup>. Parmi les

33 Poutignat & Streiff-Fenart, 2008<sup>2</sup>, 9 (préface de J.-W. Lapierre).

34 Sur ce point, cf. Martiniello 1995, 13.

35 On peut s'interroger, malgré tout, sur l'origine de ces six critères qui rappellent fortement la définition qu'Hérodote lui-même (Hdt. 8.144.2 : τὸ Ἑλληνικὸν ἐὼν ὁμαίμον τε καὶ ὁμόγλωσσον καὶ θεῶν ἰδρύματα τε κοινὰ καὶ θυσίαι ἡθεῖά τε ὁμότροπα, "la communauté des Grecs ayant en partage le sang et la langue, des sanctuaires pour les dieux et des sacrifices communs, ainsi que des coutumes semblables") donne de l'*hellenikon*, comme le souligne Lomas 2004a. On peut même se demander s'il n'y a pas là un effet de "miroir inverse" conscient ou inconscient ?, au-delà même du raisonnement circulaire, où les critères grecs sont utilisés pour penser les situations contemporaines, exactement comme S. Owen a montré que les situations coloniales modernes et contemporaines avaient pu être pensées et énoncées selon des schémas empruntés aux modèles de l'antiquité classique : "There is a complex history of cross-referencing in which European colonialism drew upon perceived ancient models and was then used as a tool with which to understand these ancient 'models'. [...] Imperialist readings of Greek sources were used as a model and justification for modern colonial practice, which was then used as a good analogy for interpreting the ancient phenomenon" (Owen 2005).

36 Hall 1997.

six critères de ce dernier, il en retient deux qu'il juge véritablement pertinents : le territoire et le mythe d'une ascendance commune<sup>37</sup>. C'est également là qu'il développe une thèse désormais célèbre et régulièrement reprise sur le développement de l'identité grecque depuis le VIII<sup>e</sup> s. Selon lui, l'identité dans l'espace grec de la haute époque archaïque, fondée sur des mythes de parenté, n'aurait pas dépassé les entités intermédiaires que sont les Doriens, Ioniens, Éoliens, constitués en catégories dès l'antiquité ; puis, au cours du VI<sup>e</sup> s., aurait vu le jour une forme agrégative d'identité hellénique, c'est-à-dire formée à partir de l'agrégat de mythes dans des généalogies globalisantes ; enfin, à partir des guerres médiques, véritable catalyseur historique, l'identité grecque serait devenue oppositionnelle et au Grec se serait dès lors opposé le Barbare, comme le montre l'incipit du livre 1 d'Hérodote<sup>38</sup>. Après Hall, c'est I. Malkin cependant qui a véritablement approfondi, sous ses différents aspects, la notion d'ethnicité, comme en témoigne, parmi d'autres ouvrages importants, un colloque publié en 2001 sous un titre explicite : *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*. Il convient de retenir au moins trois points du propos de Malkin : d'abord, le fait que, si les catégories modernes d'appréhension des identités collectives, ethniques en particulier, sont importantes, les modes de perception anciens de ces identités le sont tout autant, ce que le volume se propose d'explorer : ensuite l'idée, qui n'est pas en contradiction avec le point précédent, qu'il est légitime d'utiliser le terme "ethnicité" y compris pour qualifier des manières de voir anciennes, même si le concept correspondant n'existe pas en grec ; enfin, l'idée que, même si les identités ethniques sont le résultat d'une construction, elles font l'objet d'une réification de manière interne par les populations qui les portent, ce qui fait que le primordialisme reste opératoire à certaines conditions. Malkin se démarque donc à la fois de Barth et de Hall. Là où Barth ne voit que des frontières, il souhaite accorder à l'identité ethnique un contenu positif, fait en particulier de pratiques culturelles, qui ne repose pas seulement sur l'idée de la démarcation : il l'a démontré en 2007 à propos de la formation d'une identité grecque de Sicile, sicilote, à l'époque archaïque<sup>39</sup>. L'identité collective des "Grecs vivant en Sicile" (*Sikelîôtai*) résultait d'une expérience coloniale commune sur une terre nouvelle. Elle bénéficiait, comme le raconte Thucydide<sup>40</sup>, d'une expression rituelle spécifique à travers les sacrifices accomplis sur l'autel d'Apollon Archégète à Naxos par les théories en partance pour la Grèce égéenne. Cet autel constituait le point de convergence d'un réseau identitaire régional et avait été choisi, car il était implanté là où les premiers colons avaient touché terre à leur arrivée sur l'île. De même, et nous nous accordons profondément sur ce point, il souhaite substituer à une vision dichotomique de l'identité ethnique (Eux et Nous) une vision complexe et nuancée, que la lecture d'Hérodote prouve continuellement. Ainsi, les Scythes du livre 4 des *Histoires* ne forment pas un ensemble aussi homogène que l'avait cru Hartog, mais une palette qui s'étend du presque-grec, les Hellénoscythes, au totalement barbare, les Androphages et les Mélanchlaines<sup>41</sup>. On rejoint ici une idée que Malkin a développée ailleurs, celle du *middle-*

37 Hall 1997, 25 : "I would suggest [...] that the connection with a specific territory and the common myth of descent are more distinctive characteristics of ethnic groups".

38 Hdt. 1.1 : "Hérodote de Thourioi expose ici ses recherches, pour empêcher que ce qu'ont fait les hommes, avec le temps, ne s'efface de la mémoire et que de grands et merveilleux exploits, accomplis tant par les Barbares que par les Grecs, ne cessent d'être renommés ; en particulier, ce qui fut cause que Grecs et Barbares entrèrent en guerre les uns contre les autres".

39 Malkin 2007.

40 Thuc. 6.3.1.

41 Müller 2007.

*ground*<sup>42</sup>, du “terrain commun” qui se tisse entre Grecs et populations locales et qui semble mieux à même de rendre compte de la diversité des situations qu’une dichotomie forcée. On ajoutera que l’ouvrage dirigé par Malkin ouvrait le débat à d’autres périodes et d’autres régions que la Grèce archaïque et classique, en particulier le monde hellénistique, dominé jusque-là par un questionnement portant exclusivement sur la notion d’hellénisation<sup>43</sup>.

À titre de parallèle, l’introduction du concept d’ethnicité dans les études médiévales s’est faite un peu différemment, même si les travaux de Barth ont là aussi joué un rôle-clé. La déconstruction des théories essentialistes y est largement due aux travaux de l’École de Vienne, sous la plume d’auteurs tels H. Wolfram<sup>44</sup> et W. Pohl<sup>45</sup>, qui à partir des années 1990 ont repris en la développant la théorie de l’ethnogenèse exposée par R. Wenskus<sup>46</sup> dès les années 1960. Au cœur de cette théorie, on trouve plusieurs éléments qui recourent largement les réflexions proposées précédemment à propos de l’Antiquité, quoique appliqués à un champ historique spécifique, celui de la fin de l’Antiquité et des débuts du Moyen Âge dans le contexte de “la chute de l’Empire romain d’Occident” et de “l’émergence des royaumes barbares”<sup>47</sup>. Ainsi, pour faire bref car les modèles d’ethnogenèse sont nettement plus ramifiés, les peuples barbares, comme les Francs ou les Alamans, loin d’avoir constitué des unités cohérentes, sont aujourd’hui considérés comme des “confédérations regroupant des éléments hétérogènes”, dont la cohésion s’est faite autour d’un “noyau de traditions” (*Traditionskern*) “porteur d’une mémoire des origines”<sup>48</sup>.

Pour revenir à l’histoire ancienne, depuis les études de Hall et de Malkin, l’application du concept d’ethnicité a été littéralement proliférante, au point que ses utilisateurs ne cherchent même plus à en justifier l’usage et la pertinence, tant elle s’est classicisée<sup>49</sup>. Cet excès d’ethnicité a parfois abouti, comme en témoigne un article paru en 2006 dans la *REA* sous la plume de P. Ruby<sup>50</sup>, à un constat un peu négatif sur le chaos définitionnel qui semble régner en la matière. Au sein d’un foisonnement d’études, l’une des questions récentes et récurrentes a été, en particulier en France, mais pas seulement<sup>51</sup>, celle de l’articulation entre ethnicité et archéologie,

42 Malkin 2002.

43 Cf., *inter alia*, Will & Orrioux 1986 : on lira avec profit l’excellente introduction de l’ouvrage qui donne un bon aperçu de la manière dont était pensée la question de l’acculturation appliquée au monde hellénistique dans les années 1970-1980.

44 Wolfram 1998.

45 Cf. en français au sein d’une bibliographie abondante, Pohl 2008.

46 Wenskus 1977<sup>2</sup>.

47 Bauduin 2008.

48 Bauduin 2008, 14.

49 Pour ne citer qu’un exemple parmi d’autres, l’introduction de K. Lomas à l’ouvrage qu’elle a dirigé en 2004 (Lomas 2004b) fait un usage abondant (et parfaitement pertinent) de termes comme “Greek Identity”, “ethnicity”, “ethnic identity”, “Hellenism” et le sentiment qui prédomine ici est celui d’une manipulation aisée et d’une forte interchangeabilité (p. 1-2) : l’ethnicité y relève de l’évidence.

50 Ruby 2006, 27 et 59. Il n’est pas certain, au demeurant, que cet article difficile à lire mette réellement de l’ordre dans ce chaos supposé.

51 Pour un récapitulatif des interprétations ethniques en archéologie dans le domaine anglo-saxon, cf. Mac Sweeney 2009, 101-102 : “The current approach has proved so successful that ethnicity now dominates much thinking about group identity in archaeology”. L’ethnicité a même fini par devenir ce que l’on pourrait appeler un paradigme enveloppant : “In fact, ethnicity has become such a compelling interpretive paradigm that recent overviews of archaeological theory have explicitly stated that other types of group identity should be considered under its broad banner” (p. 102).



alors même que la réflexion de J. M. Hall en la matière l'avait conduit à refuser radicalement l'existence même d'une "archéologie de l'ethnicité" pour les sociétés n'ayant laissé aucune trace écrite<sup>52</sup>. Après l'ouvrage un peu isolé de S. Jones sur le sujet paru en 1997, *The Archaeology of Ethnicity*, c'est, dans l'historiographie française, une perspective semblable qui a été adoptée dans un colloque sur les *Identités ethniques dans le monde grec antique*, publié à Toulouse en 2007 : plus précisément, son éditeur, Jean-Marc Luce, s'y interroge sur la manière dont les différences ethniques sont susceptibles de se projeter sur un territoire et d'en définir les contours à travers ce qu'il appelle des "géosymboles"<sup>53</sup>, terme emprunté au géographe J. Bonnemaïson, bref sur la possibilité d'une approche géographique de l'identité dans le monde grec. Pour sa part, l'auteur cherche à montrer, à partir de l'étude de 6000 sépultures situées dans l'ensemble du monde grec (sauf les colonies occidentales), que l'on peut dessiner une carte funéraire de ce monde grec pour la période 1000-700 a.C. et établir un lien entre la carte dialectale et les "séquences funéraires"<sup>54</sup> spécifiques dégagées pour telle ou telle région : les modes de sépulture coïncideraient avec des territoires correspondant à des entités ethniques. Le volume édité par Luce a fait également apparaître l'élasticité du concept en termes d'échelle géographique et politique, puisque certains auteurs s'y sont interrogés sur la nécessité de son application non plus au niveau des "peuples", mais à celui des *poleis*<sup>55</sup>. Plus récemment encore, en 2010, une table-ronde organisée à Paris a permis de poser explicitement la question des rapports entre identité ethnique et culture matérielle<sup>56</sup>. S'il faut apporter aujourd'hui une réponse à cette difficile question, on dira, en se démarquant de Hall, qu'un artefact est susceptible d'une interprétation ethnique à condition que l'on puisse prouver sa qualité de signe, au sens où il existe des signes linguistiques, même s'il est assurément vain et abusif d'évoquer un "discours" des objets<sup>57</sup> et s'il convient de bien distinguer ce point des discours produits à *propos* des objets par leurs utilisateurs. C'est ici que peut s'introduire la notion de style, abondamment développée par F. Croissant pour la sculpture à partir des années 1980<sup>58</sup>. À cet égard, tous les contextes archéologiques ne se valent pas, les

52 Hall 2002, 24 : "Ethnicity may be communicated archaeologically, but there can be no archaeology of ethnicity among societies who have left us no record [*c'est nous qui soulignons*]".

53 Luce 2007, 22.

54 Ce terme correspond pour J.-M. Luce à la combinaison de différents traits funéraires, qui acquièrent ensemble une valeur définitoire (Luce 2007, 44).

55 Ainsi Prost 2007 qui s'oppose fortement aux conceptions développées par Morgan dans son ouvrage (Morgan 2003), considère que "l'ethnicité est donc en contexte grec le fait des *poleis* : elle est fondamentalement politique" (p. 101). Pourtant, une telle analyse peut paraître nier les spécificités identitaires des ensembles supra-civiques, quelle que soit leur nature, alors même que ces types de regroupements sont aujourd'hui clairement mis en valeur par les historiens : à cet égard, ce n'est pas parce que les Grecs ont tendance à penser ces groupes comme des cités que ceux-ci n'ont aucune existence au-delà du modèle civique. En d'autres termes, même si les manifestations de l'identité ethnique passent par des canaux civiques, il n'empêche que cette identité renvoie souvent à un groupe perçu et présenté comme plus large.

56 Müller & Veisse à paraître.

57 On doit ainsi éviter de parler, comme le fait Luce 2007, 50 du "discours caché derrière les pratiques funéraires".

58 On trouvera une excellente mise au point sur le sujet dans Croissant 2007. Ainsi pour l'auteur (p. 37), "chaque fois [...] que nous pouvons analyser précisément les débuts d'un processus de différenciation stylistique, on constate qu'il s'agit d'un 'bricolage' délibéré et sélectif à partir d'éléments empruntés à l'environnement historique ou géographique. Mais l'expression d'une identité à travers un style est toujours une construction".

assemblages funéraires étant certainement les plus probants<sup>59</sup>, comme on l'a vu par exemple à propos des tombes de Paestum, même s'ils ne le sont pas toujours.

En guise de conclusion, et pour répondre d'abord à la question posée en introduction, le rapport entre identité ethnique et mobilité s'inscrit fondamentalement dans l'évolution même du concept d'ethnicité : à partir du moment où l'identité ethnique, comme d'autres identités, n'est plus une donnée a priori, mais le fruit d'une construction qui opère un partage entre des groupes par la définition constamment renouvelée d'une frontière, cette identité devient particulièrement sensible en milieu colonial ou, plus largement, diasporique, lorsque la mobilité met en contact des groupes d'origine différente. C'est la raison pour laquelle la problématique de l'ethnicité est plus souvent abordée lorsqu'il est question des contacts entre Grecs et populations locales lors des processus d'implantation des premiers sur des territoires qui leur étaient jusque-là étrangers. Comme l'a bien montré Malkin<sup>60</sup>, on ne se sent jamais plus grec que lorsqu'on est en Égypte ou en Scythie, à cause de la distance créée par l'éloignement géographique.

Reste que l'on peut, en définitive, s'interroger aujourd'hui sur l'utilité même du concept d'ethnicité en particulier dans le domaine de l'histoire ancienne et, surtout, sur la manière dont il est possible de le dépasser. Sur le premier point, on conviendra sans difficulté que la plasticité du terme le rend peu pertinent, compte tenu du faible accord qui règne sur sa définition : il est donc préférable, comme le font la plupart des historiens d'utiliser l'expression d'identité ethnique, qui se cache la plupart du temps sous le terme "ethnicité", et renvoie à une facette parmi d'autres de l'identité collective, sans pour autant considérer de manière négative que l'identité ethnique est ce qui reste quand on a éliminé toute autre interprétation possible, comme la catégorie socio-économique, l'âge ou le genre<sup>61</sup>. En la matière, et pour aller *beyond ethnicity* "au-delà de l'ethnicité", pour reprendre l'expression de N. Mac Sweeney<sup>62</sup>, on considérera que l'identité ethnique n'est assurément pas la seule identité collective possible, mais est susceptible de s'articuler à de multiples constructions identitaires non exclusives les unes des autres, l'ethnicité n'étant qu'une "couche" parmi d'autres.

Sur le second point, il existe au moins deux pistes prometteuses qui permettront, il faut

59 Cf., dans le présent volume, l'article de R.-M. Bérard, "Grecs, indigènes et au-delà : la question de l'ethnicité dans les ensembles funéraires en contexte colonial".

60 Malkin 2011, 54 : "Awareness of affinity or even 'sameness' occurs not when people, such as the Homeric heroes, are close to each other (in fact that's when they pay particular attention to their differences), but when they are far apart (and that is when they condense their vision to some salient and common characteristics of identity). A new kind of 'Greek' convergence around the ancient Mediterranean came about because of the great number of settlements, the relatively short time in which they were established and their wide-ranging geographical horizons. It is the distance that create the virtual center".

61 Comme le fait Ruby 2006, 55 : "il est clair que les discontinuités qui apparaîtront, par ex. dans des 'assemblages', pourront avoir une signification chronologique, géographique, fonctionnelle ou humaine. Si l'on arrive à éliminer les trois premières catégories d'hypothèses, il restera le groupe humain. Différents sous-groupes – sexes et genres, classes d'âge, catégories socio-économiques etc. – pourront expliquer ces discontinuités. En continuant par élimination [*c'est nous qui soulignons*], on pourra dans le meilleur des cas retenir comme valide l'hypothèse que telle discontinuité dans le domaine de la culture matérielle exprime une discontinuité de type ethnique dans le groupe humain pris en compte".

62 C'est exactement la position de Mac Sweeney 2009, 122 : "we cannot assume that ethnicity lies at the root of all collective group identities. While the archaeology of ethnicity has offered many important insights over the last decade, it is only part of a much broader picture".

l'espérer, de déplacer les termes du débat. La première est celle des transferts culturels qui est naturellement articulée à la question des identités ethniques à partir du moment où celles-ci sont considérées comme résultant d'une construction. L'intérêt du concept réside, en effet, dans l'importance attribuée aux chemins de l'exportation et au contexte de la réception des objets, plutôt qu'à celui de leur origine. Ce qui compte alors, en termes identitaires, c'est bien le sens que l'on donne à ce que l'on choisit d'emprunter, autrement dit la construction que l'on élabore ou que l'on "bricole", pour reprendre un terme qu'affectionne F. Croissant<sup>63</sup>. Comme le souligne M. Bats en 2007, qui pratique le transfert culturel sans prononcer le mot à propos de la Gaule méridionale, un objet qui circule entre deux zones peut être totalement réinterprété dans la culture qui le reçoit. Reste la question de savoir si la théorie des transferts culturels, telle qu'importée en 2006 en histoire ancienne par B. Legras et J.-C. Couvenhes<sup>64</sup> n'est pas simplement une manière moderne de parler d'acculturation<sup>65</sup> : une grande partie des aspects de cette théorie sont, en effet, déjà présents dans l'article évoqué supra de Gruzinski et Rouveret sur les contacts en milieu colonial, en particulier tout ce qui concerne les agents de la médiation<sup>66</sup>.

Plus récemment, le "Spatial Turn" dans le domaine des sciences humaines a également eu une influence significative sur l'étude de l'ethnicité en histoire ancienne. L'espace n'y est plus considéré comme un "contenant" passif de l'action humaine, mais est souvent aussi façonné par elle, tout en façonnant à son tour l'action humaine et les cartes mentales. De cette manière, nous nous trouvons confrontés à une question séculaire : est-ce que ce sont les regroupements de quasi-parenté qui offrent à une région ou un lieu une identité ethnique surplombante ou se pourrait-il que, parce que les gens ont vécu proches les uns des autres et ont développé des similarités entre eux, c'est alors la région qui sous-tend la fiction de la parenté ethnique ? La seconde manière de voir se révèle cruciale dans l'argumentation de J. McNerney à propos de la Phocide<sup>67</sup>. Plus récemment encore, cette approche a été largement suivie dans l'ouvrage édité par G. Cifani et S. Stoddart et intitulé *Landscape, Ethnicity and Identity in the Pre-Roman Mediterranean*<sup>68</sup>. Dans sa monographie publiée en 2011 et intitulée *A Small Greek World, Networks in the Ancient Mediterranean*, comme auparavant dans plusieurs articles programmatiques<sup>69</sup>, I. Malkin a poussé encore plus loin le "Spatial Turn", en l'appliquant aux vastes espaces maritimes de la mer Méditerranée et de la mer Noire antiques comme lieux de

63 Croissant 2007, 37.

64 Legras & Couvenhes 2006.

65 On se reportera ainsi, dans le même volume, à l'article de F. Dunand, "La problématique des transferts culturels et son application au domaine religieux. Idéologie royale et cultes dynastiques dans le monde hellénistique" (p. 121-140), selon qui "parler de 'transfert' implique d'abord une interrogation sur l'impact que ces contacts ont pu avoir sur chacun des systèmes considérés, jusqu'au point, éventuellement, que ces systèmes aient été amenés à revêtir, chacun pour sa part, une fonction tout à fait différente de celle qui était la leur avant la 'rencontre'. Ces questions étaient déjà au cœur d'une problématique qui, il y a quelques dizaines d'années, a soulevé chez les historiens d'âpres débats, celle de l'acculturation. Ce concept, à condition de l'utiliser dans une perspective dynamique, en le complétant par les notions de contre-acculturation et d'acculturation antagoniste [...], me paraît constituer, encore aujourd'hui, un utile instrument d'analyse [*c'est nous qui soulignons*] des phénomènes de contacts entre systèmes sociaux et idéologiques appartenant à des horizons différents" (p. 121-122).

66 Gruzinski & Rouveret 1976, 173-182.

67 McNerney 1999.

68 Cifani & Stoddart 2012.

69 Ains, Malkin 2003.

déploiement de réseaux opératoires pour la construction identitaire en tant qu'organisations autonomes au sein d'un système complexe. Cette perspective est particulièrement perceptible dans les analyses que Malkin propose de la formation de l'identité chez les Grecs de Sicile<sup>70</sup> ou de l'Hellénion de Naucratis en Égypte. Cette prise en compte d'une double échelle spatiale, celle de la région, voire de la micro-région, et celle de la totalité méditerranéenne, rejoint au moins en partie les considérations de P. Horden et N. Purcell, dans leur ouvrage paru en 2000, *The Corrupting Sea*<sup>71</sup>. Selon ces derniers, la région constitue, en effet, une cellule à l'intérieur de laquelle les processus se répliquent inlassablement, ce qui amène directement à ce qu'on peut qualifier de pensée réticulaire et à ce que Malkin appelle the "Greek Wide Web of identities"<sup>72</sup>, soit une manière de faire partagée d'un bout à l'autre de l'espace de la "colonisation".

## Références bibliographiques

- Alty, J. (1982) : "Dorians and Ionians", *JHS*, 102, 1-14.
- Amselle, J.-L. (1990) : *Logiques métisses*, Paris.
- Amselle, J.-L. et E. M'Bokolo, éd. (1985) : *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et État en Afrique*, Paris.
- Barth, F. (2008<sup>2</sup>) : "Les groupes ethniques et leurs frontières", in : Poutignat & Streiff-Fenart 2008<sup>2</sup>, 203-249.
- Bauduin, P. (2008) : "Introduction", in : Gazeau *et al.* 2008.
- Cifani, G. et S. Stoddart, éd. (2012) : *Landscape, Ethnicity and Identity in the pre-roman Mediterranean*, Oxford.
- Croissant, F. (2007) : "Style et identité dans l'art grec archaïque", in : Luce 2007, 27-37.
- Derks, T. et N. Roymans (2009) : *Ethnic Constructs in Antiquity. The Role of Power and Tradition*, Amsterdam.
- Ferret, C. (2011) : "L'identité, une question de définition", *Cahiers d'Asie centrale [En ligne]*, 19-20, 460.
- Gazeau, V., P. Bauduin et Y. Modéran, éd. (2008) : *Identité et ethnicité. Concepts, débats historiographiques, exemples (III<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)*, Caen.
- Geuenich, D., éd. (1998) : *Die Franken und die Alemannen bis zur "Schlacht bei Zülpich"(496/97)*, Berlin.
- Goudriaan, K. (1988) : *Ethnicity in Ptolemaic Egypt*, Amsterdam.
- Gruzinski, S. et A. Rouveret (1976) : "Ellos son como niños. Histoire et acculturation dans le Mexique colonial et l'Italie méridionale avant la romanisation", *MEFRA*, 88, 159-219.
- Hall, J. M. (1997) : *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge.
- (2002) : *Hellenicity. Between Ethnicity and Culture*, Chicago.
- Hartog, Fr. (1996) : *Mémoire d'Ulysse. Récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris.
- (2001<sup>3</sup>) : *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris.
- Hurst, H. et S. Owen, éd. (2005) : *Ancient Colonizations. Analogy, Similarity and Difference*, Londres.
- Legras, B. et J.-C. Couvenhes (2006) : "Introduction", in : Legras & Couvenhes 2006, 5-11.
- (2006) : *Transferts culturels et politique*, Paris.
- Lévi-Strauss, C., éd. (1977) : *L'identité. Séminaire interdisciplinaire 1974-1975 (Collège de France, Laboratoire d'anthropologie sociale)*, Paris.
- Lomas, K. (2004a) : "Introduction", in : Lomas 2004b, 2.
- (2004b) : *Greek Identity in the Western Mediterranean. Papers in Honour of Brian Shefton*, Leyde.
- Luce, J.-M. (2007) : "Introduction", in : Luce 2007.

70 Malkin 2007.

71 Malkin 2003, 57 : "One could say, applying this time a concept developed in fractal physics and chaos theory, that each micro-region is also a fractal of the Mediterranean as a whole. These concepts seem to me applicable to the interpretation of early Greek history and the emergence of Greek identity".

72 Malkin 2003, 60.

- , éd. (2007) : *Identités ethniques dans le monde grec antique*, Pallas, 73.
- Lyons, C. L. et J. K. Papadopoulos, éd. (2002) : *The Archaeology of Colonialism*, Los Angeles.
- McInerney, J. (1999) : *The folds of Parnassos : land and ethnicity in ancient Phokis*, Austin (Texas).
- Mac Sweeney, N. (2009) : “Beyond Ethnicity: The Overlooked Diversity of Group Identities”, *Journal of Mediterranean Archaeology*, 22, 101-102.
- Malkin, I. (2002) : “A Colonial Middle Ground : Greek, Etruscan and Local Elites in the Bay of Naples”, in : Lyons & Papadopoulos 2002, 151-181.
- (2003) : “Networks and the Emergence of Greek Identity”, *Mediterranean Historical Review*, 18/2, 56-74.
- (2007) : “Ethnicité et colonisation : le réseau d'identité grecque en Sicile”, in : Luce 2007, 181-190.
- (2011) : *A Small Greek World. Networks in the Ancient Mediterranean*, Oxford.
- Martiniello, M. (1995) : *L'ethnicité dans les sciences sociales contemporaines*, Paris.
- Morgan, C. (2003) : *Early Greek States beyond the polis*, Londres.
- Müller, C. (2002) : “Conclusion”, in : Müller & Prost 2002.
- (2007) : “Insaisissables Scythes : discours, territoire et ethnicité dans le Pont Nord”, in : Luce 2007, 147.
- (à paraître) : “Introduction”, in : Müller & Veïsse à paraître.
- Müller, C. et F. Prost, éd. (2002) : *Identités et cultures dans le monde méditerranéen antique*, Paris.
- Müller, C. et A.-E. Veïsse, éd. (à paraître) : *Culture(s) matérielle(s) et identités ethniques*, DHA Suppl., Besançon.
- Owen, S. (2005) : “Analogy, Archaeology and Archaic Greek Colonization”, in : Hurst & Owen 2005, 11-12.
- Pohl, W. (2008) : “Nouvelles identités ethniques entre Antiquité tardive et haut Moyen Âge”, in : Gazeau *et al.* 2008, 23-33.
- Poutignat, P. et J. Streiff-Fenart (2008<sup>2</sup>) : *Théories de l'ethnicité*, Paris.
- Prost, F. (2002) : “Introduction”, in : Müller & Prost 2002.
- (2007) : “Identité des peuples, identité des cités : l'exemple lycien”, in : Luce 2007, 99-113.
- Ruby P. (2006) : “Peuples, fictions ? Ethnicité, identité ethnique et sociétés anciennes”, *REA*, 108, 25-60.
- Saïd, S. (1991) : *Hellenismos. Quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, Actes du Colloque de Strasbourg, 25-27 octobre 1989, Travaux du Centre de recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antiques 11, Leiden.
- Wenskus, R. (1977<sup>2</sup>) : *Stammesbildung und Verfassung : das Werden der frühmittelalterlichen gentes*, Cologne.
- Will, É.. (1998) : “Pour une ‘anthropologie coloniale’ du monde hellénistique”, in : Will 1998, 773-794.
- (1998) : *Historica graeco-hellenistica, Choix d'écrits 1953-1993*, Paris.
- Will, É. et Cl. Orrieux (1986) : *Ioudaïsmos-Hellenismos. Essai sur le judaïsme judéen à l'époque hellénistique*, Nancy.
- Wolfram, H. (1998) : “Typen der Ethnogenese. Ein Versuch”, in : Geuenich 1998, 608-627.